

Nasse et feu

Poésie mystique ou mystifiante

Jacques Flamand, *Nasse et Feu*, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1983, 128 p.

Dominique Robert

Être franco-ontarien-ontarois?

Number 29, Winter 1983–1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43835ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

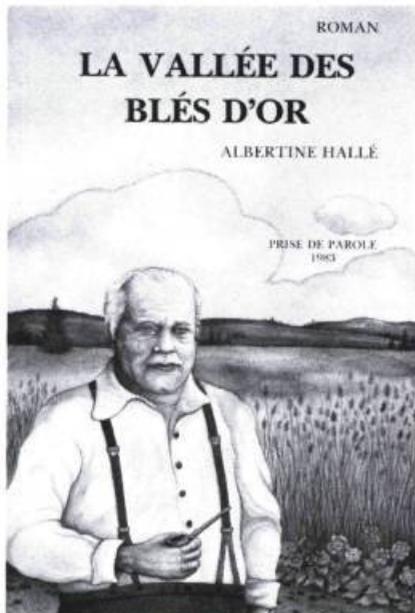
[Explore this journal](#)

Cite this review

Robert, D. (1983). Review of [Nasse et feu : poésie mystique ou mystifiante / Jacques Flamand, *Nasse et Feu*, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1983, 128 p.] *Liaison*, (29), 58–59.

La vallée des blés d'or Roman ou conte historique?

par
Daniel Marchildon



La Vallée des blés d'or, roman d'Albertine Hallé, 1948, réédité par Prise de Parole en 1983, 222 pages.

Cette nouvelle parution se lit plus comme un conte, qu'un roman, historique. C'est en le considérant sous cet oeil qu'on peut apprécier son charme, néanmoins limité. Autrement, on le rangerait du côté des romans manqués.

D'ailleurs, dans les premières pages on apprend que le récit se veut la transcription d'un historique « conté » par pèpère Joseph. On se pose bien des questions en ce qui a trait au vraisemblable de l'histoire, tant celle-ci frise le conte en style et en simplicité. Si l'auteure y avait ajouté un élément de surnaturel nous serions en plein conte.

Les personnages portent des teintes de noir et de blanc assez ennuyantes. Le roman traduit l'expérience de trois couples de colons qui taillent leur foyer dans un nord isolé et vierge de la fin du siècle dernier. Dans un tel contexte, où l'on imagine les colons en train de chercher leur raison d'être dans une existence si rude, que l'assurance de ceux-ci déçoit. En fait, les personnages de

La Vallée des blés d'or se dressent en tableaux stéréotypés. La seule exception : Baptiste, un figurant qui rentre en scène vers la fin et devient épris de la femme d'un autre.

Pour le reste, l'action progresse en des étapes ordonnées, sans changements de rythme : tout est « tigidou » du début à la fin.

Aussi, l'auteur emploie une « langue de conte », c'est-à-dire irréaliste. De la bouche des habitants sort un langage très correct, sobre, voire prosaïque. Par exemple, le passé simple figure dans certains dialogues. Encore une fois, quelques-uns des personnages secondaires, des Gaspésiens, font exception à la règle. Leur parlé est transcrit en un joul exagéré qui leur mérite, auprès de nos colons bien nés, les appellations de : « grossiers, illetrés et un peu fraudeurs ».

Mais le charme du roman vient de son arrière-plan historique. Albertine Hallé nous a livré un vrai roman de moeurs. Les descriptions, du « Noël canayen » jusqu'à la noce canadienne et la routine de la terre, nous renvoient une image assez intéressante du passé. Aussi, les expressions et le vocabulaire d'antan confirment l'héritage évoqué à l'occasion pour nos parents et nos grands-parents.

Somme toute, ce deuxième roman « ressuscité » par Prise de Parole, cette fois des limbes de 1948, a peut-être moins d'attrait que le premier, *Le Flambeau sacré* de Mariline, réédité l'an dernier. Se soucierait-on autant, ou même plus, de chercher une tradition littéraire que d'en créer une? ★



FÉDÉRATION DES ÉTUDIANTS
DE L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA

Centre universitaire
85 Hastey
☎ 0027 tél: 231-7008
Ottawa

UNIVERSITÉ D'OTTAWA  UNIVERSITY OF OTTAWA

Nasse et feu Poésie mystique ou mystifiante

par
Dominique Robert

Jacques FLAMAND, *Nasse et Feu*, Ottawa, Editions du Vermillon, 1983, 128 p.

« En fait, si la femme est une religion, c'est que l'homme est Dieu le Père »¹

Voici le troisième recueil de ce que l'auteur appelle « une suite poétique » dont le premier *Ailante* a paru en 1979 et le deuxième *Été d'aube* en 1980. Trois années séparent donc la publication des deux derniers recueils. Et l'on peut parler à juste titre de trois années fructueuses, car le style de poésie de *Nasse et feu* tranche nettement avec celui des volumes précédents. L'écriture a mûri et acquis une forme plus personnelle donnant lieu à une poésie en vers libre beaucoup plus mobile, caractérisée par l'emploi d'une phrase succincte, pour ainsi dire « émondée », au rythme presque haleté; une poésie de composition sobre, qui sait tirer profit de l'effet d'écho et qui prend des libertés fort bienvenues par rapport à la syntaxe (par exemple les nombreux adjectifs ou noms employés comme verbes). Une écriture qui foisonne d'un vocabulaire éloquent, issu bien souvent de la langue liturgique et dont le poète a su exploiter la richesse figurative.

Ce dernier recueil de Jacques Flamand mérite bien de s'insérer dans ce qu'il appelle « une suite poétique », car il apparaît en effet comme une somme de qu'il a écrit auparavant, je pense, entre autres, au volume intitulé *Le sexe et la personne, Approche personnaliste* publié en 1972. De ce point de vue, le recueil est sûrement une réussite. Il possède en tout trois parties, *Nasse*, *Trouée* et *Feu* et chacune d'elles regroupe les poèmes touchant une étape dans l'histoire d'une certaine expérience amoureuse : la rupture, la mélancolie de la solitude et les retrouvailles. Cette histoire d'amour poétique résumerait toute la pensée philosophique de l'auteur, qui repose en grande partie sur le mythe de l'androgynie primitif où l'homme et la femme ne seraient finalement que les deux parties désunies

d'un Tout originel. Le récit symboliserait, tout compte fait, une leçon en matière de félicité, celle-ci devant résider dans la réunion permanente et volontaire des deux parties complémentaires au tout. Mais, si l'ensemble des poèmes compose une histoire à dénouement et à morale alléchants, il y a toutefois lieu d'être en désaccord total avec sa signification profonde.

Le clef de voûte de tout le système proposé en est la femme, et on a tôt fait de découvrir l'oeuvre d'un nouveau Pygmalion au travail sur une nouvelle chimère, l'Eve érotique d'une nouvelle ère de l'amour. Dans cette perspective, la femme devient l'ambassadrice privilégiée de Mère Nature et permet à l'homme (son éternel commensal), par le biais de l'amour conjugal et d'un érotisme transcendantal, de renouer avec l'ordre et la sagesse cosmiques et d'atteindre en quelque sorte son Dieu. Les illustrations de Maurice Vittoz, d'une naïveté qui laisse transparaître sans ambiguïté tous les lieux communs habituels propres à l'idéalisation figurative de la femme, viennent parachever le tableau à merveille. En définitive, nous voilà en présence d'une poésie moralisante qui, si elle témoigne d'un certain esprit de réforme au niveau de l'entreprise érotique, introduit encore une fois une religion de la femme, solution déjà assez courante dans le domaine de la spéculation poétique en matière de bonheur, religion qui ne contredit aucunement cette idéologie de la droite absolument pas originale ou révolutionnaire, celle qui pousse à former un couple et à fonder un foyer, etc... Enfin, si l'on pare la femme-déesse de ses plus beaux atours érotiques, ce n'est peut-être que pour mieux oublier ses hardes véritables d'esclave ménagère : « Vois mes doigts dessiner ta voix / et ma gorge éclater ton nom. / Sois l'infini calice du désir, / plénitude cosmique, / et de tendresse. »² En un mot, **Nasse et feu** : à la fois mystification et mystique patriarcales. ★

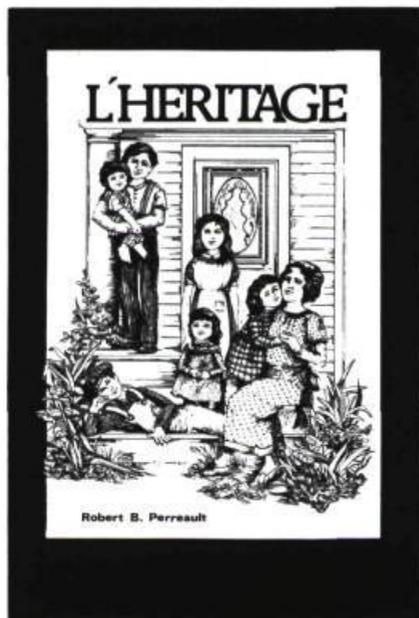
1. Thérèse Moreau dans sa préface à **La femme** de Jules Michelet, page 28, collection Champs, Flammarion, 1981.

2. Jacques Flamand, **Nasse et feu**, page 119.

Dominique Robert, de Hull, collabore à la revue culturelle de l'Outaouais **LE MEDIA-TEUR**.

L'Héritage Un portrait des Franco-Américains

par
Patrice Limousin



Robert PERRAULT, L'HERITAGE, Durham (N.H.), Media Services, University of New Hampshire, 1983

« Ce roman se veut une sorte d'examen de notre conscience collective comme groupe ethnique en Nouvelle-Angleterre », nous avertit l'auteur. Le lecteur peut donc aborder ce livre de plusieurs biais : il peut le lire pour se divertir, pour saisir sur le vif l'évolution d'un groupe bien en vie, les Francos de Manchester et même pour faire un examen de « conscience ».

Disons-le tout de suite, ce roman s'avérera sans doute une mine d'information pour les ethnologues et les linguistes. M. Perrault nous livre un précieux recueil du parler quotidien de son peuple dans toute sa saveur, sa richesse et sa pauvreté. Hélas, il y a très peu de travaux de ce genre sur les Francos de la Nouvelle-Angleterre. Un seul exemple : dans le roman, on dit « étou ». Chez-nous on disait « itou ».

Pour ce qui est du roman... Eh bien, qui dit roman dit drame. Et drame il y a dans **L'HERITAGE**. C'est un drame qui se joue dans bien de nos foyers francos. Les conflits entre générations, le choc des valeurs traditionnelles contre celles de la société ambiante, les pressions assimilatrices de la culture américaine, le matérialisme, la fuite des responsabilités, la recherche de la

liberté, la crise d'identité, tout est là. L'auteur a bien raison de dire qu'il s'agit d'un examen de conscience. Par ce drame qui se déroule au jour le jour au foyer des Ladouceur, le lecteur est amené à faire un examen de conscience personnelle sur son identité culturelle — et je dois avouer que c'est ce qui m'est arrivé. Malheureusement, le drame tarde à se définir dans ce roman. Il y a, en plus, une certaine lourdeur dans le récit. Les premiers chapitres sont même laborieux. On les lit sans trop d'enthousiasme, en se demandant s'il y aura quelque chose pour soulever une passion quelconque. On dirait que **L'HERITAGE**, c'est l'histoire d'une famille sans histoires. Mais, petit à petit, les caractères se dessinent, les personnalités émergent, les volontés s'affrontent et la vie se réveille. Alors, le lecteur est saisi dans le déroulement des événements. Il se sent impliqué dans les conflits de famille, surtout ceux qui opposent Charles, le père, à sa fille, Caroline. Il se laisse prendre par des moments de colère ; il ressent de la joie et aussi de la frustration et encore de l'anxiété. A la fin il éprouve une profonde tristesse en lisant le dénouement du drame. Mais l'auteur ne nous laisse pas sans espoir, car il nous fait comprendre que tout n'est pas perdu.

Parfois le style manque de souplesse. Certaines phrases sont mal tournées. Ici et là, le choix de mots n'est pas des plus heureux. De plus, l'auteur veut trop expliquer, surtout quand il s'agit de coutumes et traditions communes à tous les Francos. Prenez par exemple, la fête de l'Action de grâce, la « Thanksgiving » : tout un paragraphe pour décrire cette fête nationale. Pourquoi expliquer ces choses-là ? Nous les connaissons très bien.

En fin de compte, ce livre de Robert Perrault vaut la peine d'être lu. Exception faite pour les premiers chapitres, c'est un bon divertissement. Ce roman nous interroge. Il nous provoque. Il nous fait réfléchir. Il colle à la réalité humaine et surtout, c'est un portrait extraordinaire de notre groupe franco-américain. Je le recommande à nos lecteurs. ★

Patrice Limousin est le nom de plume d'un enseignant franco-américain du Massachussetts. La revue franco-américaine FAROG FORUM (Maine) nous a gracieusement permis de reproduire cette critique qui est parue dans leur numéro de septembre 1983. On peut se procurer ce roman : **L'HERITAGE** à l'adresse suivante : John Bardwell, Diamond Library, University of New Hampshire, Durham, N.H., USA, 03834.